

Objet d'étude: Le personnage de roman du XVIIème siècle à nos jours

Séquence 1: la mort des enfants

Lectures analytiques:

- 1) Victor Hugo, *Les Misérables*, (1862) La Mort de Gavroche
De: "Le spectacle était épouvantable et charmant" à "cette petite grande âme venait de s'envoler".
- 2) Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé* (2000), La mort de Kik
De "Nous avons laissé Kik aux humains du village" à "Gnamokodé (bâtard de batardise)!".

Textes et documents complémentaires:

A propos des textes étudiés:

- 1) Victor Hugo, *Les Châtiments*, 1853, "Souvenir de la nuit du 4".
- 2) Extraits d'oraisons funèbres: J. B. Bossuet, oraison funèbre du Prince de Condé; discours d'André Malraux lors du transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon.

Sur l'ensemble de la séquence:

- 3) Jules Vallès, *L'enfant*, 1879, La Mort de Louissette.
- 4) Anne Gavalda, "Happy Meal", 2000.
- 5) Photojournalisme et enfance.

Séquence 2: Emile Ajar (Romain Gary) La Vie devant soi

Lectures analytiques:

- 1) **Incipit** du roman.
Du début à « Est-ce qu'on peut vivre sans amour? ».
- 2) Youssef Kadir: **le retour du père**
De « Mais Madame Rosa avait toute sa tête... » à « Momo, fais voir les papiers ».
- 3) **La mort de Madame Rosa**
De « Quand on y est arrivé... » à « on a pu descendre dans son état ».

Orientation de l'étude: la lecture de l'oeuvre a mis en lumière la diversité et la singularité des personnages.

Documents complémentaires

- 1) Les incipit de romans: *Germinal* (1885), Emile Zola; *Un long dimanche de fiançailles* (1995) Sébastien Japrisot.
- 2) Présentation de Belleville .

Texte 1 : Victor Hugo, Les Misérables (1862)

La mort de Gavroche

Gavroche est un gamin qui vit dans la rue. Lors des émeutes à Paris, en 1832, qui oppose le peuple au gouvernement royaliste, Gavroche monte sur les barricades, et sous les balles de l'armée au service du pouvoir en place, il cherche à récupérer des munitions, en fouillant les sacs des soldats tués, afin d'aider les insurgés. Pour se moquer de ceux qui lui tirent dessus, il chante une chanson révolutionnaire.

Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, reparaisait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes et remplissait son panier. Les insurgés, haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait ; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme ; c'était un étrange gamin fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus lesté qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort ; chaque fois que la face camarde du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette.

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri ; mais il y avait de l'Antée dans ce pygmée ; pour le gamin toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre ; Gavroche n'était tombé que pour se redresser ; il resta assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter :

Je suis tombé par terre,

C'est la faute à Voltaire,

Le nez dans le ruisseau,

C'est la faute à...

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler.

Camard : qui a le nez plat et écrasé (la Camarde = la Mort)

Pichenette : un petit coup que l'on porte avec la main sur quelque chose comme pour s'en débarrasser.

Le géant Antée était fils de la Terre. Il reprenait force dès qu'il touchait le sol.

Pygmée : un homme très petit.

Texte 2 : Ahmadou Kourouma, Allah n'est pas obligé (2000)

La mort de Kik

Le récit est pris en charge par un enfant d'une douzaine d'années, Birabima, qui raconte comment il a été recruté comme « enfant-soldat », pour participer à la guerre civile au Libéria (Afrique de l'ouest). Dans cet extrait, il vient d'attaquer un village avec ses compagnons, d'autres enfants-soldats comme lui, parmi lesquels Kik et Sarah qui ont été très gravement blessés. Kik, plus précisément, a sauté sur une mine et a été amputé d'une jambe.

Nous avons laissé Kik aux humains du village alors que Sarah avait été abandonnée aux animaux sauvages, aux insectes. Qui des deux avait le sort le plus enviable ? Certainement pas Kik. C'est la guerre civile qui veut ça. Les animaux traitent mieux les blessés que les hommes.

Bon ! Comme Kik devait mourir, était déjà mort, il fallait faire son oraison funèbre. Je veux bien la dire parce que Kik était un garçon sympa et que son parcours n'a pas été long (parcours, c'est le trajet suivi par un petit toute sa courte vie sur terre, d'après mon Larousse).

Dans le village de Kik, la guerre tribale est arrivée vers dix heures du matin. Les enfants étaient à l'école et les parents à la maison. Dès les premières rafales, les enfants gagnèrent la forêt. Kik gagna la forêt. Et tant qu'il y eut du bruit dans le village, les enfants restèrent dans la forêt. C'est seulement le lendemain matin, quand il n'y eut plus de bruit, que les enfants s'aventurèrent vers leur concession familiale. Kik regagna la concession familiale et trouva son père égorgé, son frère égorgé, sa mère et sa sœur violées et les têtes fracassées. Tous ses parents, proches et éloignés morts. Et quand on n'a plus personne sur terre, ni père ni mère ni frère ni sœur, et qu'on est petit, un petit mignon dans un pays foutu et barbare où tout le monde s'égorge, que fait-on ?

Bien sûr on devient un enfant-soldat, un small-soldier, un child-soldier pour manger et pour égorger aussi à son tour ; il n'y a que ça qui reste [...]

Il a sauté sur une mine. Nous l'avons transporté sur un brancard de fortune. Nous l'avons adossé mourant à un mur. Là nous l'avons abandonné. Nous l'avons abandonné mourant dans un après midi, dans un foutu village, à la vindicte des villageois (à la vindicte signifie dénoncer quelqu'un comme coupable devant la populace). A la vindicte populaire parce que c'est comme ça Allah a voulu que le pauvre garçon termine sur terre. Et Allah n'est pas obligé, n'a pas besoin d'être juste dans toutes ses choses, dans toutes ses créations, dans tous ses actes.

Moi non plus, je ne suis pas obligé de parler, de raconter ma chienne de vie, de fouiller dictionnaire sur dictionnaire. J'en ai marre ; je m'arrête pour aujourd'hui. Qu'on aille se faire foutre !

Walahé (au nom d'Allah) ! A faforo (cul de mon père) ! Gnamokodé (bâtard de bâtardise) !

Larousse : Birabima écrit en s'appuyant sur les quatre dictionnaires qu'il possède. Il définit ainsi les mots difficiles tout au long du livre.

Oraison funèbre : discours prononcé en l'honneur d'un mort.

Documents complémentaires

1) VICTOR HUGO, LES CHATIMENTS, LIVRE II, 3 (1853)

"SOUVENIR DE LA NUIT DU 4"

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.
Le logis était propre, humble, paisible, honnête ;
On voyait un rameau bénit sur un portrait.
Une vieille grand-mère était là qui pleurait.
5 Nous le déshabillions en silence. Sa bouche,
Pâle, s'ouvrait ; la mort noyait son oeil farouche ;
Ses bras pendants semblaient demander des appuis.
Il avait dans sa poche une toupie en buis.
On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses
10 plaies.
Avez-vous vu saigner la mûre dans les haies ?
Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend.
L'aïeule regarda déshabiller l'enfant,
Disant : - comme il est blanc ! approchez donc la
15 lampe.
Dieu ! ses pauvres cheveux sont collés sur sa tempe!
-
Et quand ce fut fini, le prit sur ses genoux.
La nuit était lugubre ; on entendait des coups
20 De fusil dans la rue où l'on en tuait d'autres.
- Il faut ensevelir l'enfant, dirent les nôtres.
Et l'on prit un drap blanc dans l'armoire en noyer.
L'aïeule cependant l'approchait du foyer
Comme pour réchauffer ses membres déjà roides.
25 Hélas ! ce que la mort touche de ses mains froides
Ne se réchauffe plus aux foyers d'ici-bas !
Elle pencha la tête et lui tira ses bas,
Et dans ses vieilles mains prit les pieds du cadavre.
- Est-ce que ce n'est pas une chose qui navre !
30 Cria-t-elle ; monsieur, il n'avait pas huit ans !
Ses maîtres, il allait en classe, étaient contents.
Monsieur, quand il fallait que je fisse une lettre,
C'est lui qui l'écrivait. Est-ce qu'on va se mettre
A tuer les enfants maintenant ? Ah ! mon Dieu !
35 On est donc des brigands ! Je vous demande un
peu,
Il jouait ce matin, là, devant la fenêtre !
Dire qu'ils m'ont tué ce pauvre petit être !
Il passait dans la rue, ils ont tiré dessus.
40 Monsieur, il était bon et doux comme un Jésus.
Moi je suis vieille, il est tout simple que je parte ;
Cela n'aurait rien fait à monsieur Bonaparte
De me tuer au lieu de tuer mon enfant ! -
Elle s'interrompit, les sanglots l'étouffant,
45 Puis elle dit, et tous pleuraient près de l'aïeule
- Que vais-je devenir à présent toute seule ?
Expliquez-moi cela, vous autres, aujourd'hui.
Hélas ! je n'avais plus de sa mère que lui.
Pourquoi l'a-t-on tué ? Je veux qu'on me l'explique.
50 L'enfant n'a pas crié vive la République. -

Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas
.Vous ne compreniez point, mère, la politique.
Monsieur Napoléon, c'est son nom authentique,
55 Est pauvre, et même prince ; il aime les palais ;
Il lui convient d'avoir des chevaux, des valets,
De l'argent pour son jeu, sa table, son alcôve,
Ses chasses ; par la même occasion, il sauve
La famille, l'église et la société ;
60 Il veut avoir Saint-Cloud, plein de roses l'été,
Où viendront l'adorer les préfets et les maires ;
C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grand-
mères,
De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le
65 temps,
Cousent dans le linceul des enfants de sept ans.

(Jersey , 2 décembre 1852)

2) Extraits d'oraisons funèbres

Jacque-Bénigne Bossuet, oraison funèbre du Prince de Condé, prononcée dans l'église de Notre-Dame de Paris, le 2 mars 1687

Monseigneur,

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, Prince de Condé, je me sens également confondu, et par la grandeur du sujet, et, s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du prince de Condé, et les merveilles de sa vie ? On les raconte partout : le Français qui les vante n'apprend rien à l'étranger ; et, quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au-dessous.

Mettons ensemble aujourd'hui, car nous le pouvons dans un si noble sujet, toutes les plus belles qualités d'une excellente nature ; et, à la gloire de la vérité, montrons dans un prince admiré de tout l'univers que ce qui fait les héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble, valeur, magnanimité, bonté naturelle, voilà pour le cœur ; vivacité, pénétration, grandeur et sublimité de génie, voilà pour l'esprit, ne seraient qu'une illusion si la piété ne s'y était jointe ; et enfin que la piété est le tout de l'homme. C'est, Messieurs, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de Très haut et Très puissant Prince Louis de Bourbon, Prince de Condé, Premier prince du sang.

Discours d'André Malraux: transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon, le 19 décembre 1964

Monsieur le Président de la République

Voici donc plus de vingt ans que Jean Moulin partit, par un temps de décembre sans doute semblable à celui-ci, pour être parachuté sur la terre de Provence, et devenir le chef d'un peuple de la nuit. Sans cette cérémonie, combien d'enfants de France sauraient son nom ? Il ne le retrouva lui-même que pour être tué ; et depuis, sont nés seize millions d'enfants...

Puissent les commémorations des deux guerres s'achever aujourd'hui par la résurrection du peuple d'ombre que cet homme anima, qu'il symbolise, et qu'il fait entrer ici comme une humble garde solennelle autour de son corps de mort.

[...] Le jour où, au Fort Montluc à Lyon, après l'avoir fait torturer, l'agent de la Gestapo lui tend de quoi écrire puisqu'il ne peut plus parler, Jean Moulin dessine la caricature de son bourreau. Pour la terrible suite, écoutons seulement les mots si simples de sa soeur : "Son rôle est joué, et son calvaire commence. Bafoué, sauvagement frappé, la tête en sang, les organes éclatés, il atteint les limites de la souffrance humaine sans jamais trahir un seul secret, lui qui les savait tous".

[...Chef de la Résistance martyrisé dans des caves hideuses, regarde de tes yeux disparus toutes ces femmes noires qui veillent nos compagnons : elles portent le deuil de la France, et le tien. Regarde glisser sous les chênes nains du Quercy, avec un drapeau de mousselines nouées, les maquis que la Gestapo ne trouvera jamais parce qu'elle ne croit qu'aux grands arbres. Regarde le prisonnier qui entre dans une villa luxueuse et se demande pourquoi on lui donne une salle de bain - il n'a pas encore entendu parler de la baignoire. Pauvre roi supplicié des ombres, regarde ton peuple d'ombres se lever dans la nuit de Juin constellée de tortures. Voici le fracas des chars allemands qui remontent vers la Normandie à travers les longues plaintes des bestiaux réveillés : grâce à toi, les chars n'arriveront pas à temps. Et quand la trouée des Alliés commence, regarde, préfet, surgir dans toutes les villes de France les Commissaires de la République - sauf lorsqu'on les a tués. Tu as envié, comme nous, les clochards épiques de Leclerc : regarde, combattant, tes clochards sortir à quatre pattes de leurs maquis

de chênes, et arrêter avec leurs mains paysannes formées aux bazookas, l'une des premières divisions cuirassées de l'empire hitlérien, la division Das Reich.

3) Jules Vallès, L'Enfant (1879)

La mort de Louissette

Le narrateur de L'Enfant, Jacques Vingtras, évoque toute son enfance. Dans cet extrait il raconte la mort de Louissette, la petite sœur de son ami Bergougnard.

[...] Mais sa petite sœur ! – Ô mon Dieu !

Elle était restée chez une tante, au pays. La tante est morte, on a renvoyé l'enfant. Pauvre innocente, chère malheureuse !

Mon cœur a reçu bien des blessures, j'ai versé bien des larmes ; j'ai cru que j'allais mourir de tristesse plus d'une fois, mais jamais je n'ai eu devant l'amour, la défaite, la mort, des affres de douleur, comme au temps où l'on tua Louissette devant moi.

Cette enfant, qu'avait-elle donc fait ? On avait raison de me battre, moi, parce que, quand on me battait, je ne pleurais pas, - je riais quelquefois même parce que je trouvais ma mère si drôle quand elle était bien en colère, - j'avais des os durs, du moignon, j'étais un homme.

Je ne criais pas, pourvu qu'on ne me cassât pas les membres – parce que j'aurais besoin de gagner ma vie.

"Papa, je suis un pauvre, ne m'estropie pas !"

Mais la mignonne qu'on battait, et qui demandait pardon, en joignant ses menottes, en tombant à genoux, se roulant de terreur devant son père qui la frappait encore...toujours !...

"Mal, mal ! Papa, papa !"

Elle criait comme j'avais entendu une folle de quatre-vingts ans crier en s'arrachant les cheveux, un jour qu'elle croyait voir quelqu'un dans le ciel qui voulait la tuer !

Le cri de cette folle m'était resté dans l'oreille, la voix de Louissette, folle de peur aussi, ressemblait à cela.

"Pardon, pardon !"

J'entendais encore un coup ; à la fin je n'entendais plus rien qu'un bruit étouffé, un râle.

Une fois, je crus que sa gorge s'était cassée, que sa pauvre petite poitrine s'était crevée, et j'entrai dans la maison. Elle était à terre, son visage tout blanc, le sanglot ne pouvant plus sortir, dans une convulsion de terreur, devant son père froid, blême, et qui ne s'était arrêté que parce qu'il avait peur, cette fois, de l'achever.

On la tua tout de même. Elle mourut de douleur à dix ans...

De douleur ! ... comme une personne que le chagrin tue.

Et aussi du mal que font les coups !

On lui faisait si mal ! et elle demandait grâce en vain.

Dès que son père approchait d'elle, son brin de raison tremblait dans sa tête d'ange.....

Et on ne l'a pas guillotiné, ce père-là ! On ne lui a pas appliqué la peine du talion à cet assassin de son enfant, on n'a pas supplicié ce lâche, on ne l'a pas enterré vivant à côté de la morte !

4) Anne Gavalda, "Happy meal", 2000.

Cette fille, je l'aime. J'ai envie de lui faire plaisir. J'ai envie de l'inviter à déjeuner. Une grande brasserie avec des miroirs et des nappes en tissu. M'asseoir près d'elle, regarder son profil, regarder les gens et tout laisser refroidir. Je l'aime.

« D'accord, me dit-elle, mais on va au McDonald. » Elle n'attend pas que je bougonne. « Ca fait si longtemps...ajoute-t-elle en posant son livre près d'elle, si longtemps... »

Elle exagère, ça fait moins de deux mois. Je sais compter.

Mais bon. Cette jeune personne aime les nuggets et la sauce barbecue, qu'y puis-je ? Si on reste ensemble assez longtemps, je lui apprendrai autre chose. Je lui apprendrai la sauce gribiche et les crêpes Suzette par exemple. Si on reste ensemble assez longtemps, je lui apprendrai que les garçons des grandes brasseries n'ont pas le droit de toucher nos serviettes, qu'ils les font glisser en soulevant la première assiette. Elle sera bien étonnée.

Il y a tellement de choses que je voudrais lui montrer...Tellement de choses. Mais je ne dis rien. Je prends mon pardessus en silence. Je sais comment sont les filles avec l'avenir : juste prometteuses. Je préfère l'emmener dans ce putain de McDo et la rendre heureuse un jour après l'autre.

Dans la rue, je la complimente sur ses chaussures. Elle s'en offusque : « Ne me dis pas que tu ne les avais jamais vues, je les ai depuis Noël ! » Je pique du nez, elle me sourit, alors je la complimente sur ses chaussettes. Elle me dit que je suis bête. Tu penses si je le savais.

C'est la plus jolie fille de la rue. J'éprouve un haut-le-cœur en poussant la porte. D'une fois sur l'autre, j'oublie à quel point je hais le McDonald. Cette odeur : graillon, laideur et vulgarité mélangés. Pourquoi les serveuses se laissent-elles ainsienlaidir ? Pourquoi porter cette visière insensée ? Pourquoi les gens font-ils la queue ? Pourquoi cette musique d'ambiance ? Je trépigne, les gens devant nous sont en survêtement. Les femmes sont laides et les hommes sont gros. J'ai déjà du mal avec l'humanité, je ne devrais pas venir dans ce genre d'endroit. Je me tiens droit et regarde loin devant, le plus loin possible : le prix du menu best-of McDeluxe. Elle le sent, elle sent ces choses. Elle prend ma main et la presse doucement. Elle ne me regarde pas. Je me sens mieux. Son petit doigt caresse l'intérieur de ma paume et mon cœur fait zigzag.

Elle change d'avis plusieurs fois. Comme dessert, elle hésite entre un milk-shake et un sundae caramel. Elle retousse son mignon petit nez et tortille une mèche de cheveux. La serveuse est fatiguée et moi, je suis ému. Je porte nos deux plateaux. Elle se tourne vers moi :

-Tu préfères le coin fumeur, j'imagine ?

Je hausse les épaules.

-Si. Tu préfères, je le sais bien.

Elle m'ouvre la voie. Ceux qui sont mal assis raclent leur chaise à son passage. Des visages se tournent. Elle ne les voit pas. Impalpable dédain de celles qui se savent belles. Elle cherche un petit coin où nous serons bien tous les deux. Elle a trouvé, me sourit encore, je ferme les yeux en signe d'acquiescement. Je pose notre pitance sur une table dégueulasse. Elle défait lentement son écharpe, dodeline trois fois de la tête avant de laisser voir son cou gracile. Je reste debout comme un grand nigaud.

-Pourquoi ne t'assieds-tu pas ?

-Je te regarde.

-Tu me regarderas plus tard. Ca va être froid.

-Tu as raison.

-J'ai toujours raison.

-Presque toujours.

Petite grimace.

J'allonge mes jambes dans l'allée. Je ne sais pas par quoi commencer. J'ai déjà envie de fumer. Je n'aime rien de tous ces machins emballés. Un garçon au crâne rasé est interpellé par deux braillards, je replie mes jambes pour laisser passer ce morveux.

J'ai un moment de doute. Que fais-je ici ? Avec mon immense amour et ma pochette turquoise. J'ai ce réflexe imbécile de chercher un couteau et une fourchette. Elle me dit :

-Tu n'es pas heureux ?

-Si, si.

-Alors mange !

Je m'exécute. Elle ouvre délicatement sa boîte de nuggets comme s'il s'était agi d'un coffret à bijoux. Je regarde ses mains. Elle a mis du vernis violet nacré sur ses ongles. Couleur aile de libellule. Je dis ça, je n'y connais rien en couleur de vernis, mais il se trouve qu'elle a deux petites libellules dans les cheveux. Minuscules barrettes inutiles qui n'arrivent pas à retenir quelques mèches blondes. Je suis ému. Je sais, je radote, mais je ne peux m'arrêter de penser : « Est-ce pour moi en pensant à ce déjeuner, qu'elle s'est fait les ongles ce matin ? »

Je l'imagine, concentrée dans la salle de bain, rêvant déjà à son sundae caramel. Et à moi, un petit peu, fatalement. Elle trempe ses morceaux de poulet décongelés dans la sauce chimique. Elle se régale.

-Tu aimes vraiment ça ??

-Vraiment.

-Mais pourquoi ?

Sourire triomphal.

-Parce que c'est bon.

Elle me fait sentir que je suis un ringard, ça se voit dans ses yeux. Mais du moins le fait-elle tendrement. Pourvu que ça dure, sa tendresse. Pourvu que ça dure.

Je l'accompagne donc. Je mastique et déglutis à son rythme.

Elle ne me parle pas beaucoup mais j'ai l'habitude, elle ne me parle jamais beaucoup quand je l'amène déjeuner : elle est bien trop occupée à regarder les tables voisines. Les gens la fascinent, c'est comme ça. Même cet énergumène qui s'essuie la bouche et se mouche dans la même serviette juste à côté a plus d'attrait que moi. Comme elle les observe, j'en profite pour la dévisager tranquillement. Qu'est-ce que j'aime le plus chez elle ? En numéro un, je mettrai les sourcils. Elle a de très jolis sourcils. Très bien dessinés. Le bon Dieu devait être inspiré ce jour-là. En numéro deux, ses lobes d'oreilles. Parfaits. Ses oreilles ne sont pas percées. J'espère qu'elle n'aura jamais cette idée saugrenue. Je l'en empêcherai. En numéro trois, quelque chose de très délicat à décrire... En numéro trois, j'aime son nez ou, plus précisément les ailes de son nez. Ces deux petites courbes de chaque côté, délicates et frémissantes. Roses. Douces. Adorables. En numéro quatre...

Mais déjà le charme est rompu : elle a senti que je la regardais et minaude en pinçant sa paille. Je me détourne. Je cherche mon paquet de tabac en tâtant toutes mes poches.

-Tu l'as mis dans ta veste.

-Merci.

-Qu'est-ce que tu ferais sans moi, hein ?

-Rien.

Je lui souris en me roulant une cigarette.

-...mais je ne serais pas obligé d'aller au McDo le samedi après-midi.

Elle s'en fiche de ce que je viens de dire. Elle attaque son sundae. Du bout de sa cuillère, elle commence par manger tous les petits éclats de cacahouètes et puis tout le caramel. Elle le repousse ensuite au milieu de son plateau.

-Tu ne le finis pas ?

-Non. En fait, ce que j'aime, c'est juste les bouts de cacahouètes et puis tout le caramel mais la glace, ça m'écœure...

-Tu veux que je leur demande de t'en remettre ?

-De quoi ?

-Eh bien des cacahouètes et du caramel...

-Ils ne voudront jamais.

-Pourquoi ?

-Parce que je le sais. Ils ne veulent pas.

-Laisse-moi faire...

Je me lève en prenant son petit pot de crème glacée et me dirige vers les caisses. Je lui fais un clind'œil. Elle me regarde amusée. Je balise un peu. Je suis son preux chevalier investi d'une mission impossible. Discrètement, je demande à la dame un nouveau sundae. C'est plus simple. C'est plus sûr. Je suis un preux chevalier prévoyant.

Elle recommence son travail de fourmi. J'aime sa gourmandise. J'aime ses manières. Comment est-ce possible ? Tant de grâce. Comment est-ce possible ?

Je réfléchis à ce que nous allons faire ensuite... Où vais-je l'emmener ? Que vais-je faire d'elle ? Me donnera-t-elle sa main, tout à l'heure, quand nous serons de nouveau dans la rue ? Reprendra-t-elle son charmant pépiement là où elle l'avait laissé en entrant. Où en était-elle d'ailleurs ?... Je crois qu'elle me parlait des vacances... Où irons-nous en vacances cet été ?... Mon Dieu, ma chérie, mais je ne le sais pas moi-même... Te rendre heureuse un jour après l'autre, je peux essayer mais me demander ce que nous ferons dans six mois... Comme tu y vas... Il faut donc que je trouve un sujet de conversation en plus d'une destination de promenade. Preux, prévoyant et inspiré.

Les bouquinistes peut-être... Elle va râler... « Encore ! » Non, elle ne va pas râler. Elle aussi aime me faire plaisir. Et puis, pour sa main, elle me la donnera, je le sais bien. Elle plie sa serviette en deux avant de s'essuyer la bouche. En se levant, elle lisse sa jupe et réajuste le col de son chemisier. Elle prend son sac et me désigne du regard l'endroit où je dois déposer nos plateaux.

Je lui tiens la porte. Le froid la surprend. Elle refait le nœud de son écharpe et sort ses cheveux de dessous son manteau. Elle se tourne vers moi. Je me suis trompé, elle ne me donnera pas sa main puisque c'est mon bras qu'elle prend.

Cette fille, je l'aime. C'est la mienne. Elle s'appelle Valentine et n'a pas sept ans.

5) Photojournalisme et enfance:

Recherches et analyses à partir de trois photos représentant des enfants.

Nick Ut, 8 juin 1972.



Recherche :

- 1) Dans quel contexte historique précis cette photo a-t-elle été prise ?
- 2) Que montre-t-elle ? Décrivez la en une dizaine de lignes de manière la plus précise possible.
- 3) Pourquoi cette photo est-elle restée célèbre ?
- 4) Qu'est devenue la petite fille ?

Kevin Carter, Mars 1993



Recherche :

- 1) Dans quel contexte historique précis cette photo a-t-elle été prise ?
- 2) Que montre-t-elle ? Décrivez la en une dizaine de lignes de manière la plus précise possible.
- 3) Quelles conséquences cette photo a-t-elle eu pour le photographe ?
- 4) Qu'est -devenu l'enfant ?

Nilufer Demir, 2 septembre 2015



Recherche:

- 1) Dans quel contexte précis cette photo a-t-elle été prise ?
- 2) Que montre-t-elle ? Décrivez la en une dizaine de lignes de manière la plus précise possible.
- 3) Quelles conséquences cette photo a-t-elle eu ?
- 4) Quelles polémiques a-t-elle soulevées ?

Romain Gary / Emile Ajar: La Vie devant soi

Textes étudiés:

Texte 1: Incipit

La première chose que je peux vous dire c'est qu'on habitait au sixième à pied et que pour Madame Rosa, avec tous ces kilos qu'elle portait sur elle et seulement deux jambes, c'était une vraie source de vie quotidienne, avec tous les soucis et les peines. Elle nous le rappelait chaque fois qu'elle ne se plaignait pas d'autre part, car elle était également juive. Sa santé n'était pas bonne non plus et je peux vous dire aussi dès le début que c'était une femme qui aurait mérité un ascenseur.

Je devais avoir trois ans quand j'ai vu Madame Rosa pour la première fois. Avant, on n'a pas de mémoire et on vit dans l'ignorance. J'ai cessé d'ignorer à l'âge de trois ou quatre ans et parfois ça me manque.

Il y avait beaucoup d'autres Juifs, Arabes et Noirs à Belleville, mais Madame Rosa était obligée de grimper les six étages, seule. Elle disait qu'un jour elle allait mourir dans l'escalier, et tous les mêmes se mettaient à pleurer parce que c'est ce qu'on fait toujours quand quelqu'un meurt. On était tantôt six ou sept tantôt même plus là-dedans.

Au début, je ne savais pas que Madame Rosa s'occupait de moi seulement pour toucher un mandat à la fin du mois. Quand je l'ai appris, j'avais déjà six ou sept ans et ça m'a fait un coup de savoir que j'étais payé. Je croyais que Madame Rosa m'aimait pour rien et qu'on était quelqu'un l'un pour l'autre. J'en ai pleuré toute une nuit et c'était mon premier grand chagrin.

Madame Rosa a bien vu que j'étais triste et elle m'a expliqué que la famille ça ne veut rien dire et qu'il y en a même qui partent en vacances en abandonnant leurs chiens attachés à des arbres et que chaque année il y a trois mille chiens qui meurent ainsi privés de l'affection des siens. Elle m'a pris sur ses genoux et elle m'a juré que j'étais ce qu'elle avait de plus cher au monde mais j'ai tout de suite pensé au mandat et je suis parti en pleurant.

Je suis descendu au café de Monsieur Driss en bas et je m'assis en face de Monsieur Hamil qui était marchand de tapis ambulante en France et qui a tout vu. Monsieur Hamil a de beaux yeux qui font du bien autour de lui. Il était déjà très vieux quand je l'ai connu et depuis il n'a fait que vieillir.

- Monsieur Hamil, pourquoi vous avez toujours le sourire ?

- Je remercie ainsi Dieu chaque jour pour ma bonne mémoire, mon petit Momo.

Je m'appelle Mohammed mais tout le monde m'appelle Momo pour faire plus petit.

- Il y a soixante ans, quand j'étais jeune, j'ai rencontré une jeune femme qui m'a aimé et que j'ai aimée aussi. Ça a duré huit mois, après, elle a changé de maison, et je m'en souviens encore, soixante ans après. Je lui disais : je ne t'oublierai pas. Les années passaient, je ne l'oubliais pas. J'avais parfois peur car j'avais encore beaucoup de vie devant moi et quelle parole pouvais-je donner à moi-même, moi, pauvre homme, alors que c'est Dieu qui tient la gomme à effacer ? Mais maintenant, je suis tranquille. Je ne vais pas oublier Djamila. Il me reste très peu de temps, je vais mourir avant.

J'ai pensé à Madame Rosa, j'ai hésité un peu et puis j'ai demandé : - Monsieur Hamil, est-ce qu'on peut vivre sans amour ?

Texte 2: Youssef Kadir, le retour du père

Mais Madame Rosa avait toute sa tête et même davantage. Elle s'est ventilée, en regardant Monsieur Yoûssef Kadir comme si elle savourait d'avance.

Elle s'est ventilée encore en silence et puis elle s'est tournée vers Moïse.

– Moïse, dis bonjour à ton papa.

– B'jour, p'pa, dit Moïse, car il savait bien qu'il n'était pas arabe et n'avait rien à se reprocher.

Monsieur Yoûssef Kadir devint encore plus pâle que possible.

– Pardon? Qu'est-ce que j'ai entendu? Vous avez dit Moïse?

– Oui, j'ai dit Moïse, et alors?

Le mec se leva. Il se leva comme sous l'effet de quelque chose de très fort.

– Moïse est un nom juif, dit-il. J'en suis absolument certain, Madame. Moïse n'est pas un bon nom musulman. Bien sûr, il y en a, mais pas dans ma famille. Je vous ai confié un Mohammed, Madame, je ne vous ai pas confié un Moïse, Je ne peux pas avoir un fils juif, Madame, ma santé ne me le permet pas.

Moïse et moi, on s'est regardé, on a réussi à ne pas nous marrer. Madame Rosa parut étonnée. Ensuite elle a paru plus étonnée encore. Elle s'est ventilée. Il y a eu un immense silence où il se passait toutes sortes de choses. Le mec était toujours debout mais il tremblait pieds à la tête.

– Tss, tss, fit Madame Rosa, avec sa langue, en hochant la tête. Vous êtes sûr?

– Sûr de quoi, Madame? Je ne suis sûr d'absolument rien, nous ne sommes pas mis au monde pour être sûrs. J'ai le cœur fragile. Je dis seulement une petite chose que je sais, une toute petite chose, mais j'y tiens. Je vous ai confié il y a onze ans un fils musulman âgé de trois ans, prénommé Mohammed. Vous m'avez donné un reçu pour un fils musulman, Mohammed Kadir. Je suis musulman, mon fils était musulman. Sa mère était une musulmane. Je dirais plus que ça: je vous ai donné un fils arabe en bonne et due forme et je veux que vous me rendiez un fils arabe. Je ne veux absolument pas un fils juif, Madame. Je n'en veux pas, un point, c'est tout. Ma santé ne me le permet pas. Il y avait un Mohammed Kadir, pas un Moïse Kadir, Madame, je ne veux pas redevenir fou. Je n'ai rien contre les Juifs, Madame, Dieu leur pardonne. Mais je suis un Arabe, un bon musulman, et j'ai eu un fils dans le même état. Mohammed, Arabe, musulman. Je vous l'ai confié dans un bon état et je veux que vous me le rendiez dans le même. Je me permets de vous signaler que je ne peux supporter des émotions pareilles. J'ai été objet des persécutions toute ma vie, j'ai des documents médicaux qui le prouvent, qui reconnaissent à toutes fins utiles que je suis un persécuté.

– Mais alors, vous êtes sûr que vous n'êtes pas juif? demanda Madame Rosa avec espoir.

Monsieur Kadir Yoûssef a eu quelques spasmes nerveux sur la figure, comme s'il avait des vagues.

– Madame, je suis persécuté sans être juif. Vous n'avez pas le monopole. C'est fini, le monopole juif, Madame. Il y a d'autres gens que les Juifs qui ont le droit d'être persécutés aussi. Je veux mon fils Mohammed Kadir dans l'état arabe dans lequel je vous l'ai confié contre reçu. Je ne veux pas de fils juif sous aucun prétexte, j'ai assez d'ennuis comme ça. – Bon, ne vous émouvez pas, il y a peut-être eu une erreur, dit Madame Rosa, car elle voyait bien que le mec était secoué de l'intérieur et qu'il faisait même pitié, quand on pense à tout ce que les Arabes et les Juifs ont déjà souffert ensemble. – Il y a sûrement eu une erreur, oh mon Dieu, dit Monsieur Yoûssef Kadir, et il dut s'asseoir parce que ses jambes l'exigeaient.

– Momo, fais-moi voir les papiers, dit Madame Rosa.

Texte 3: La mort de Madame Rosa

Quand on y est arrivé, Madame Rosa s'est écroulée dans le fauteuil et j'ai cru qu'elle allait mourir. Elle avait fermé les yeux et n'avait plus assez de respiration pour soulever sa poitrine. J'ai allumé les bougies, je me suis assis par terre à côté d'elle et je lui ai tenu la main. Ça l'a améliorée un peu, elle a ouvert les yeux, elle a regardé autour d'elle et elle a dit:

– Je savais bien que j'allais en avoir besoin, un jour, Momo. Maintenant, je vais mourir tranquille.

Elle m'a même souri.

– Je ne vais pas battre le record du monde des légumes.

– Inch'Allah.

– Oui, inch'Allah, Momo. Tu es un bon petit. On a toujours été bien ensemble.

– C'est ça, Madame Rosa, et c'est quand même mieux que personne.

– Maintenant, fais-moi dire ma prière, Momo. Je pourrai peut-être plus jamais.

– Shma Israël adenoï...

Elle a tout répété avec moi jusqu'à loëilem boët et elle a paru contente. Elle a eu encore une bonne heure mais après elle s'est encore détériorée. La nuit elle marmonnait en polonais à cause de son enfance là-bas et elle s'est mise à répéter le nom d'un mec qui s'appelait Blumentag et qu'elle avait peut-être connu comme proxynète quand elle était femme. Je sais maintenant que ça se dit proxénète mais j'ai pris l'habitude. Après elle a plus rien dit du tout et elle est restée là avec un air vide à regarder le mur en face et à chier et pisser sous elle.

Moi il y a une chose que je vais vous dire: ça devrait pas exister. Je le dis comme je le pense. Je comprendrai jamais pourquoi l'avortement, c'est seulement autorisé pour les jeunes et pas pour les vieux. Moi je trouve que le type en Amérique qui a battu le record du monde comme légume, c'est encore pire que Jésus parce qu'il est resté sur sa croix dix-sept ans et des poussières. Moi je trouve qu'il n'y a pas plus dégueulasse que d'enfoncer la vie de force dans la gorge des gens qui ne peuvent pas se défendre et qui ne veulent plus servir.

Il y avait beaucoup de bougies et j'en ai allumé un tas pour avoir moins noir. Elle a encore murmuré Blumentag, Blumentag deux fois et je commençais à en avoir marre, j'aurais bien voulu voir son Blumentag se donner autant de mal que moi pour elle. Et puis je me suis rappelé que blumentag ça veut dire jour des fleurs en juif et ça devait être encore un rêve de femme qu'elle faisait. La féminité, c'est plus fort que tout. Elle a dû aller à la campagne une fois, quand elle était jeune, peut-être avec un mec qu'elle aimait, et ça lui est resté.

– Blumentag, Madame Rosa.

Je l'ai laissée là et je suis remonté chercher mon parapluie Arthur parce que j'étais habitué. Je suis remonté encore une fois plus tard pour prendre le portrait de Monsieur Hitler, c'était la seule chose qui lui faisait encore de l'effet.

Je pensais que Madame Rosa n'allait pas rester longtemps dans son trou juif et que Dieu aura pitié d'elle, car lorsqu'on est au bout des forces on a toutes sortes d'idées. Je regardais parfois son beau visage et puis je me suis rappelé que j'ai oublié son maquillage et tout ce qu'elle aimait pour être femme et je suis remonté une troisième fois, même que j'en avais marre, elle était vraiment exigeante, Madame Rosa.

J'ai mis le matelas à côté d'elle pour la compagnie mais j'ai pas pu fermer l'œil parce que j'avais peur des rats qui ont une réputation dans les caves, mais il n'y en avait pas. Je me suis endormi je ne sais pas quand et quand je me suis réveillé il n'y avait presque plus de bougies allumées. Madame Rosa avait les yeux ouverts mais lorsque je lui ai mis le portrait de Monsieur Hitler devant, ça ne l'a pas intéressée. C'était un miracle qu'on a pu descendre dans son état.

Documents complémentaires

1) Incipit de Germinal (Emile Zola, 1885)

Dans ce roman, dont le personnage principal est Etienne Lantier, Zola évoque les mines de charbon du nord de la France et les luttes des mineurs contre l'exploitation dont ils sont victimes.

Dans la plaine rase, sous la nuit sans étoiles, d'une obscurité et d'une épaisseur d'encre, un homme suivait seul la grande route de Marchiennes à Montsou, dix kilomètres de pavé coupant tout droit, à travers les champs de betteraves. Devant lui, il ne voyait même pas le sol noir, et il n'avait la sensation de l'immense horizon plat que par les souffles du vent de mars, des rafales larges comme sur une mer, glacées d'avoir balayé des lieues de marais et de terres nues. Aucune ombre d'arbre ne tachait le ciel, le pavé se déroulait avec la rectitude d'une jetée, au milieu de l'embrun aveuglant des ténèbres.

L'homme était parti de Marchiennes vers deux heures. Il marchait d'un pas allongé, grelottant sous le coton aminci de sa veste et de son pantalon de velours. Un petit paquet, noué dans un mouchoir à carreaux, le gênait beaucoup; et il le serrait contre ses flancs, tantôt d'un coude, tantôt de l'autre, pour glisser au fond de ses poches les deux mains à la fois, des mains gourdes¹ que les lanières du vent d'est faisaient saigner. Une seule idée occupait sa tête vide d'ouvrier sans travail et sans gîte², l'espoir que le froid serait moins vif après le lever du jour. Depuis une heure, il avançait ainsi, lorsque sur la gauche à deux kilomètres de Montsou, il aperçut des feux rouges, trois brasiers³ brûlant au plein air, et comme suspendus. D'abord, il hésita, pris de crainte; puis, il ne put résister au besoin douloureux de se chauffer un instant les mains.

2) Incipit d'Un long dimanche de fiançailles (Sébastien Japrisot, 1991)

Le roman commence pendant la première guerre mondiale: cinq soldats accusés de trahison (ils se sont volontairement blessés afin d'être évacués du front) sont jugés et condamnés à mort. Ils sont ainsi conduits au delà des premières tranchées face aux tranchées allemandes et laissés là, sans armes.

Il était une fois cinq soldats français qui faisaient la guerre, parce que les choses sont ainsi.

Le premier, jadis aventureux et gai, portait à son cou le matricule 2124 d'un bureau de recrutement de la Seine. Il avait des bottes à ses pieds, prises à un Allemand, et ces bottes s'enfonçaient dans la boue, de tranchée en tranchée, à travers le labyrinthe abandonné de Dieu qui menait aux premières lignes.

L'un suivant l'autre et peinant à chaque pas, ils allaient tous les cinq vers les premières lignes, les bras liés dans le dos. Des hommes avec des fusils les conduisaient, de tranchée en tranchée — flocc et flocc des bottes dans la boue prises à un Allemand — vers les grands reflets froids du soir par-delà les premières lignes, par-delà le cheval mort et les caisses de munitions perdues, et toutes ces choses ensevelies sous la neige.

Il y avait beaucoup de neige et c'était le premier mois de 1917 et dans les premiers jours.

Le 2124 avançait dans les boyaux en arrachant, pas après pas, ses jambes de la boue, et parfois l'un des bonhommes l'aidait en le tirant par la manche de sa vieille capote, changeant son fusil d'épaule, le tirant par le drap de sa capote raidie, sans un mot, l'aidant à soulever une jambe après l'autre hors de la boue.

Et puis des visages.

¹ Gourd, gourde: engourdi par le froid.

² Gîte: endroit où l'on habite.

³ Brasier: feu de braises.

Il y avait des dizaines et des dizaines de visages, tous alignés du même côté dans les boyaux étroits, et des yeux cernés de boue fixaient au passage les cinq soldats épuisés qui tiraient tout le poids de leur corps en avant pour marcher, pour aller plus loin vers les premières lignes. Sous les casques, dans la lumière du soir par-delà les arbres tronqués, contre les murs de terre perverse, des regards muets dans des cernes de boue qui suivaient un instant, de proche en proche, les cinq soldats aux bras liés avec de la corde.

Lui, le 2124, dit l'Eskimo, dit aussi Bastoche, il était menuisier, au beau temps d'avant, il taillait des planches, il les rabotait, il allait boire un blanc sec entre deux placards pour cuisine — un blanc chez Petit Louis, rue Amelot, à Paris —, il enroulait chaque matin une longue ceinture de flanelle autour de sa taille. Des tours et des tours et des tours. Sa fenêtre s'ouvrait sur des toits d'ardoise et des envols de pigeons. Il y avait une fille aux cheveux noirs dans sa chambre, dans son lit, qui disait — qu'est-ce qu'elle disait ?

Le quartier de Belleville

1. Histoire du quartier :

Belleville : faubourg rattaché à Paris à partir de 1860 (terrain précédemment cultivé en vignobles). Construction de l'habitat effectuée avec des matériaux peu coûteux, ressources insuffisantes des habitants pour l'entretenir > mauvaises conditions de conservation du quartier au début des années 60 (action de *la Vie devant soi* = 1960-1970). Est longtemps resté un quartier ouvrier.

A partir de 1952, début des opérations de rénovation urbaines menées par la ville de Paris. Auparavant, petits immeubles de 3 à 5 étages, petites rues, cours, impasses, multiples jardinets. Après 1975 (le « nouveau Belleville »), construction d'immeubles de 10 à 15 étages. Aujourd'hui, dans le bas-Belleville, mélange de tours, d'ateliers, de ruelles, de petits immeubles anciens. (passé et modernité)

2. Vie du quartier

Depuis la fin de la 1^{ère} guerre mondiale, quartier d'immigration :

- Dès 1918, 1^{ère} vague : Polonais, Arméniens et Juifs d'Europe de l'Est.
- > Rafle en 1942 : des rues entières st vidées de leurs habitants
- A partir de 1950, nvles vagues d'immigration de la communauté juive tunisienne > Belleville= 1^{er} quartier juif de Paris.
- Ds les années 1960, installation de communautés maghrébines.

Les foyers rapidement installés pour les immigrés sont terribles : entassement des immigrants, absence d'hygiène et de chauffage.

Rque : Allusion ds le roman à un fait-divers datant de la nuit du 1^{er} janvier 1970, un incendie à Aubervilliers qui fit 5 morts et suscita une polémique sur les foyers. ("Madame Rosa racontait qu'à Aubervilliers il y avait un foyer où on asphyxiait les Sénégalais avec des poêles à charbon en les mettant dans une chambre avec les fenêtres fermées et le lendemain ils étaient morts.")

3. Bilan

Œuvre enracinée ds un quart monde immigré, ms le roman n'a de vérité ni sociale ni documentaire. Gary a juste passé qq heures à la Goutte d'Or (18^e arrondissement, à l'est de la butte Montmartre : un des quartiers les plus multiethniques de Paris ; essentiellement lieu de rv des populations maghrébines et africaines subsahariennes). Cependant, pas de réelle mise en accusation de la société; c'est la vie qui est une chienne !





